

William Carlos Williams

## La tristesse de la mer

poèmes traduits de l'anglais par Christophe Marchand-Kiss

### LA TRISTESSE DE LA MER

Voici la tristesse de la mer –  
vagues comme mots, toutes brisées –  
monotonie du soulèvement et de la retombée.

Je me penche pour observer en détails  
la crête fragile, l'écume délicate  
et imparfaite, mauvaise herbe jaune  
un fragment comme le suivant –

Il n'y a pas d'espoir – si ce n'est une île  
de corail façonnée lentement  
guetter les oiseaux semer  
des graines la rendrait habitable

### LES VOILIERS

aux prises avec une mer que la terre en partie enclôt  
les protégeant des vents trop forts  
d'un océan immaîtrisé qui quand il le juge bon

torture les plus grandes coques, le meilleur des hommes sait  
se mesurer à ses coups, et les anéantit sans pitié.  
Comme phalène dans les brumes, scintillant dans l'éclat

infime des jours sans nuages, avec d'immenses voiles qui enflent  
ils glissent sous le vent agitant l'eau verte  
de leur proue tranchante tandis qu'au-dessus d'eux l'équipage rampe

comme fourmi, prenant soin d'eux avec sollicitude, les relâchant, accroissant leur vitesse quand ils virent, s'inclinent, et ayant retrouvé le vent, côte à côte, mettent le cap sur leur destination.

En une arène océane ouverte et bien gardée encerclées d'embarcations plus ou moins grandes qui, flagorneuses, en voltigeant et en grondant les suivent, ils paraissent jeunes, rares

comme la lumière d'un œil heureux, vivant de la grâce de tout ce qui est dans l'esprit sans tâche, libres et désirés naturellement. À présent la mer qui les porte

est maussade, enveloppe leurs flancs luisants, comme à la recherche du plus petit défaut mais son échec est total.

Aujourd'hui pas de courant. C'est alors que le vent souffle à nouveau. Les voiliers

se déplacent, manœuvrant pour le départ, vient le signal et ils sont partis. À présent les vagues les frappent mais ils sont trop solides, ils les fendent, bien qu'ils fassent force de voile.

Des bras et des mains cherchent à s'agripper à la proue.

Des corps projetés imprudemment dans le passage s'en vont à la dérive Autour d'eux c'est une mer de visages angoissés, désespérés

avant que surgisse l'horrible courant qui bouleverse l'esprit, le mer en son entier devient un enchevêtrement de corps trempés perdus pour le monde portant ce qu'ils ne savent retenir. Brisés

battus, affligés, mains tendues des morts qui vont être absorbés ils s'écrient, échec, échec! leurs cris s'élevant encore par vagues comme les voiliers habiles passent leur chemin.

## UNE ÉLÉGIE POUR D. H. LAWRENCE

Taches vertes sur l'arbuste  
et pauvre Lawrence mort.

La nuit humide et brumeuse  
et Lawrence absent de ce monde  
pour répondre à la promesse d'avril  
par un labeur acharné  
contre la perte, la perte, et la froideur  
de la vie.

Jadis il reçut une lettre –  
il n'y a jamais répondu –  
le louant : si anglais  
qu'il s'était élevé en cela  
à une grandeur non-anglaise.  
Mort à présent que l'amertume  
qui le guidait devient plus évidente.

Voici le temps.  
Le serpent dans la grotte  
l'eau ruisselant de la pierre  
dans une flaque.  
Soirées méditerranéennes. Cendres  
des feux crétois. Et vers le nord  
forsythia ornées de  
cloches jaunes dans le froid.

Pauvre Lawrence  
portant son labeur triste et acharné  
pour créer l'été du  
déclin du printemps. Femmes  
anglaises. Hommes conduits non à aimer  
mais aux confins de la terre.  
Le serpent tournant sa  
tête comme une pierre,  
ses yeux fixes d'agate tournent aussi.

et des jonquilles encore fermées  
laissent pendre leur tête repliée. Pas  
d'été. Mais pour Lawrence  
qu'une louange en ce  
demi-froid demie-saison –  
avant la feuillaison des arbres et  
la touffeur de l'herbe les étoiles  
inégalement la terre pelée.

Lentement le serpent se penche  
pour boire l'eau qui tinte  
sa langue fourchue vive.  
Puis de pli en pli  
force lisse, dépassant  
un point déterminé,  
comme mû par le désir  
physique d'aller de l'avant, il glisse  
doucement dans l'onde.

Demeurer près de la mer ou marcher  
à nouveau le long de la berge d'une rivière et parler  
à un compagnon, faire halte  
et observer à quel endroit le fil de l'eau  
rencontre et recouvre  
la rive immobile –  
Les eaux en crue s'élèvent, et s'élèveront,  
iront fendre la vallée tranquille  
piégeront le bohémien et la jeune fille.  
Elle s'accroche en se noyant à  
un buisson en fleurs.

Souvenez-vous, à présent, de Lawrence mort.  
Scilles bleues en fleurs – sur  
le plateau mexicain à  
la rousseur aride. Ou places  
publiques desséchées des cités  
des îles de la Méditerranée  
où l'on attend le bus et où  
les bateaux arrivent lentement au fil  
de l'eau.

Et la marche du printemps sur  
les terres tempérées, les prairies et les bois  
où la jeunesse se promène et converse  
incomplètement,  
s'efforçant au non-été  
entendant les grenouilles, évoquant  
les oiseaux et les insectes –

Le printemps fiévreux ne va pas jusqu'à la chaleur  
mais toujours plus lentement,  
chargé du poids des feuilles.  
Maintenant rien  
pour faire éclater les limites –  
ne demeure confiné en elles. Chaleur,  
chaleur ! Inconnue. Pauvre Lawrence,  
mort et rien que la danse  
noyée et perdue du pont  
d'un bateau de plaisance  
désir ineffaçable.

Lapins, imagineries, le  
théâtre, la littérature, la satire.  
Le serpent ne peut bouger  
ses yeux de pierre, à peine s'il voit  
mais qu'il effleure l'air  
de sa langue fourchue est une hypothèse  
et son corps qui plonge  
dans l'eau glacée  
a disparu.

Violemment le soleil satirique  
qui conduit avril non vers la  
danse haletante mais l'immobilité  
de l'esprit, plonge  
et disparaît aussi.  
Et les sœurs reviennent  
au crépuscule  
à la rancœur mesurée  
de leurs aînées inflexibles.

Cric, cric, cric le grillon  
chante où le serpent  
aux yeux d'agate s'est penché sur l'onde.  
Jeunesse affligée  
que Lawrence a passée  
indésiré de l'Angleterre.  
Et dans les jardins les forsythia  
et dans les bois  
à présent l'arbre à fièvre  
en fleurs.

LA PRIORITÉ (la promenade en auto)

Ne tenant compte  
de rien en ce monde  
  
exceptée de la priorité  
que j'apprécie sur la route en  
  
raison de la loi –  
J'ai vu

un homme assez âgé qui  
souriait et tournait son regard

vers le nord devant une maison –  
une femme en bleu

qui riait et se penchait  
en avant pour examiner

la moitié détournée du  
visage de l'homme

et un garçon de huit ans qui  
regardait au milieu du

ventre de l'homme  
une chaîne de montre –

La suprême importance  
de ce spectacle sans nom

me propulsa près d'eux  
sans un mot –

Pourquoi m'inquiéter de savoir où j'allais ?  
parce que je roulais à toute vitesse

sur les quatre roues de ma voiture  
sur la route mouillée quand

je vis une fille unijambiste  
sur la balustrade d'un balcon

Étant donné que, dans le cas d'un suspense imaginaire, seul l'écrit aura une réalité, comme partiellement expliqué plus haut – Non pour tenter, à ce moment, d'accorder de la valeur au mot utilisé, selon des règles présumées, mais pour écrire ce qui arrive à ce moment –

Parfaire la capacité d'enregistrement à l'instant où la conscience s'élargit grâce aux sympathies et à l'unité de compréhension qu'offre l'imagination, employer une technique en enregistrant la force qui se déplace, puis la connaître, dans l'importance de ses proportions.

C'est la présence d'un

Ce n'est pas un « ajustement », mais une unification de l'expérience

C'est-à-dire que l'imagination est une force réelle comparable à l'électricité ou au courant, elle n'est pas un jouet mais une puissance qui a depuis toujours servi à susciter la compréhension de – elle est, sans qu'il soit besoin de recourir au mysticisme – En fait, c'est elle qui masque la connaissance que je recherche –

La valeur de l'imagination consiste pour l'écrivain en sa capacité de fabriquer des mots. Son unique pouvoir est de rendre réelles des formes créées comme leur donner une existence concrète

Ceci sépare

Écrire ne consiste pas à chercher de-ci, de-là dans l'expérience quotidienne des comparaisons appropriées et de belles images et pensées. J'en ai fait l'expérience à ma grande tristesse. Ce n'est pas un enregistrement conscient des expériences de la journée « toutes fraîches et à l'apparence de réalité » – Ce genre de chose est grave quant au développement du talent chez un être, le retient et fait de lui – Cela détruit, fait de la nature un accessoire à la théorie particulière à laquelle il se conforme, lui rend son monde aveugle, –

L'écrivain d'imagination se trouverait libéré des choses observées, dans le but de les coucher plus tard sur le papier. Il serait là pour apprécier, goûter, avoir prise sur le monde libre, non pas un monde qu'il transporte tel un sac à provisions, toujours effrayant, de crainte d'omettre quelque chose ou que quelqu'un obtienne plus que lui.

Un monde détaché de la nécessité de l'enregistrer, se suffisant à lui-même, qui lui est soustrait (comme c'est très certainement le cas), et avec lequel il a des relations amères et délicieuses, et duquel il est indépendant – passant quand il l'entend d'une chose à la suivante – comme il lui plaît, délié – total

et l'unique preuve de ce que j'avance réside dans le fait que le travail de l'imagination ne « ressemble » à rien, mais est transfusé avec des forces identiques –au moins une petite partie – qui elles-mêmes transfusent la terre.

La nature intervient allusivement dans la composition, non parce qu'elle nous est familière, et que par conséquent les relations que nous lui conférons ont une moindre qualité commune et dénommatrice qui les rend crédibles – mais parce qu'elle possède la qualité d'une existence indépendante, de la réalité que nous percevons en notre for intérieur. Elle n'est pas opposée à l'art, mais lui est apposée.

Je suppose que l'aphorisme connu de Shakespeare à propos de tendre un miroir à la nature a produit plus de tort, faisant subsister parmi nous la tendance des arts à copier, que –

L'erreur, ici (bien que nous oublions que ce n'est pas S. qui parle, mais un personnage sorti de son imagination), est d'avoir cru que la réflexion de la nature est la nature. Cela n'est pas vrai. Ce n'est qu'une nature simulée, un « mensonge ».

Bien entendu, S. est l'exemple enviable le plus remarquable de la fausseté de cette chose-là.

Il ne tend pas de miroir à la nature, mais, grâce à son imagination, sa composition se pose en rivale de celle de la nature.

Il devient lui-même « nature » – poursuivant « ses » prodiges – si l'on veut

Je me divertis souvent de faits concernant Shakespeare que j'ai rassemblés : c'était un homme relativement mal informé, selon la tradition orthodoxe, qui eut une vie simple, réglée et divertissante, une maison et une épouse dans les faubourgs, des enfants charmants, une amante à la cour (qu'il ne confondit jamais vraiment avec son écriture) et une vie au café qui lui apporta, avec la nouveauté de la découverte, les informations qui nourrissent son imagination. Londres était un concentré de science et d'aventure. Il vit au « Mermaid » tout ce qu'il connut. Là, rien en lui n'était remarquable, excepté son état d'esprit.

Marlowe lui fournit la forme ; ses histoires reprenaient les conversations familières de ses collègues ou un compilateur les lui présentait. La vie était pour ses modèles particulièrement stimulante auprès de lui.

Percevant la puissance de la vie, en son intelligence singulière, la noble calotte de son crâne, il n'avait besoin que de matériaux pour écrire qui le soulageaient de ses pensées. Son manque indéniable de formation scientifique fit que sa puissance se relâcha. Il était libre de tout fardeau.

Pour S., prétendre au savoir eut été ridicule – là, pas d'échappatoire – mais qu'il possédât le savoir, et un savoir extraordinaire, des affaires qui le concernaient lui, comme elles concernaient les autres à son sujet, allait pour lui de soi. Pas pour les autres.

Son réel pouvoir était PURE imagination. Interdit de parler comme W.S., en fait, singulièrement exclu de la parole, par son manque d'informations, d'instruction, incapable de rivaliser avec ses camarades en matière de science et d'aventure, et dans le même temps, assez enthousiaste, assez imaginaire pour savoir qu'il n'y avait d'évasion que dans la perfection, dans l'excellence, dans l'excellence technique – la gaieté de son imagination fit qu'il ne les COPIA PAS, ne leur tendit pas un miroir, mais les égala, les surpassa en tant que créateur d'un savoir, en tant que force vigoureuse et vivante les éclipsant tous.

Son évasion n'était pas simulée mais réelle. Hamlet, sans aucun doute, fut écrit vers le milieu de sa vie.

Il parle avec autorité par l'entremise de l'invention, des personnages, d'un projet. Les objets de son monde étaient pour lui réels, car il pouvait en user et en usait avec entendement pour ses inventions –

L'imagination est un –

Les contorsions de la critique moderne au sujet de S. font particulièrement rire lorsqu'elles tentent de faire endosser le rôle d'un Solon au créateur de Richard III.

Revenons maintenant à mes girations du jour.

C'est ainsi avec les autres classiques : leur signification et leur valeur ne peuvent être étudiées et comprises que dans l'imagination – ce qui les a engendrées ne peut que leur donner vie à nouveau, éveiller à nouveau leur perfection –

inutile d'étudier machinalement ou par recherche scientifique –. Utile pour la compréhension de corroborer l'imagination –

Oui, Anatole était un imbécile quand il dit : c'est un mensonge. – C'est tout. Si l'acteur simule la vie, *c'est* un mensonge. Mais – mais pourquoi poursuivre sans public ?

La raison pour laquelle les gens s'émerveillent des œuvres d'art et disent : Comment, au nom du Christ, a-t-il fait ? – est-ce qu'ils ne savent rien de la physiologie du système nerveux et n'ont jamais été témoins dans la pratique de plus amples processus d'imagination.

C'est un pas franchi à partir des engagements sans profit de l'arithmétique.

## L'ENFANT MORT

Balaie la maison  
sous les pieds de fouineurs  
curieux et gais –  
balaie sous la table et le lit  
l'enfant est mort –

Les yeux de la mère lorsqu'elle est assise  
près de la fenêtre, inconsolée –  
sont soulignés de poches violettes  
le père –  
grand, éloquent, pitoyable  
est le plus capable des deux –

Balaie bien la maison  
il y a quelqu'un ici qui est monté  
(bien que sans certitude)  
au ciel, aveuglément  
à force de faits –  
un bon coup de balai  
est une façon de l'exprimer –

Dépêchez-vous ! d'un instant  
à l'autre ils l'emporteront  
de l'hôpital –  
un modèle immaculé de notre vie  
une curiosité –  
bordée de fleurs nouvelles

## LES VENTS SOMBRES (LE VENT IMMÉMORIAL)

Vents sombres venus du nord  
pénètrent les cœurs sombres. Expulsés de  
leur retraite dans les lys ils frappent  
et détruisent –

Humanité brutale  
lorsque le vent la brise –

voix stridentes, chaleur  
stimulée, bâtie de vagues

Saoule de chèvres ou de pavés

La haine est de la nuit et le jour  
des fleurs et des rochers. Rien  
ne s'obtient si l'on dit la nuit engendre  
le meurtre – C'est une erreur classique

Le jour

Tout ce qui pénètre dans un autre être  
toute l'herbe, tous les oiseaux noirs qui volent  
toutes les azalées en fleurs  
vents salés –

Leur sont vendus les hommes se frappent à l'aveuglette  
et leur tête éclate

Voilà pourquoi les matchs de boxe et  
les poèmes chinois sont identiques – Voilà pourquoi  
Hartley loue Miss Wirt

Il n'y a rien dans la torsion  
du vent sauf – des gouttes de pluie froide

C'en est un aux vues sous-marines  
poisson pourpre et noir virevoltant  
parmi les algues ondoyantes –

Vent sombre, j'ai épanché mon cœur  
contre toi jusqu'à n'en plus pouvoir –

Maintenant je passe ma main sur toi sentant  
le jeu de ton corps – le tressaillement  
de sa puissance –

Le chagrin des archers de Shu  
se rapproche – C'est un  
abord difficile des  
morts – l'hiver cause de chagrin

Comme il est aisé de glisser  
dans le vieux mode, comme il est ardu de  
s'accrocher fermement au progrès –



un homme  
dont les mots  
mordront  
leur  
retour – étant réel  
ayant la forme  
du mouvement

À chaque bout de brindille

nouveau

sur le corps  
torturé de la pensée

étreignant

le sol

un chemin  
vers le dernier bout de feuille

## AVOIR FAIM DOIT ÊTRE MAGNIFIQUE

Le petit oignon d'herbe jaune  
premier légume du printemps, précurseur  
sur les trottoirs de Manhattan, quand  
cueilli lorsqu'il vient, en bottes,  
lavé, coupé et frit dans  
une casserole, bien qu'ayant tendance à être  
un peu visqueux, s'il est bien cuisiné  
et servi chaud sur du pain de seigle  
est un parfait apéritif avec de la bière –  
et son meilleur atout  
est qu'il pousse partout.

## UN POÈME POUR NORMAN MACLEOD

La révolution  
est achevée  
noble s'est  
transformé en no-buffle

Ensuite cela  
est devenu solide  
la pauvreté  
s'installera sur Park Ave.

Ou comme Chef  
One Horn dit au  
prospecteur  
constipé :

Espèce d'idiot !  
et avec son couteau  
entailla une balsamine  
près de lui

Et recueillit la  
gomme qui suintait  
dans une cuiller en étain  
cela fit l'affaire

Vous pouvez faire des parcelles  
si vous voulez  
autour de vous  
No buffle

## TU AS GÂCHÉ TA VIE

Peu importe comment tu marches  
Peu importe comment tu tournes  
Peu importe comment tu te tiens  
Peu importe comment tu te couches  
Tu a gâché ta vie

Prenez un idiot incompetent  
donnant aveuglement des coups de tête  
contre les obstacles, qui devient  
brillant – se concentrant sur,  
accomplissant fidèlement  
un but donné –

Peu importe comment tu marches  
Peu importe comment tu tournes  
Peu importe comment tu te tiens  
Peu importe comment tu te couches  
Tu as gâché ta vie

(from *Collected Poems : 1909-1939*, volume 1,  
© 1938 by New Directions Publishing Corp.  
Reprinted by permission of New Directions Publishing Corp.)